

ANALYSE DES RÉSEAUX SOCIAUX EN VILLE: LA SEMAINE D'UN IMMIGRANT CONGOLAIS À OTTAWA

Nuah Makungu Masudi

Université de Paris I - Panthéon – Sorbonne, France. E-mail: nuahmm@hotmail.com

Recibido: 09-01-2004 / Revisado: 10-08-2004 / Aceptado: 14-09-2004 / Publicado: 15-10- 2004

Resumen: L'article analyse les réseaux sociaux en ville à Ottawa en Amérique du Nord. Le texte signale l'existence des réseaux communautaires locaux (mutuelles, églises) et des réseaux transnationaux (les "affaires" lancées d'ici pour soutenir le développement économique et social là-bas). Dans le quotidien, on constate la fragilisation du travail et de ses conditions de vie par le mécanisme de la sous-traitance qui l'emploi, son implication dans la vie sociale (la recomposition de la "famille étendue") et économique (l'emploi, la consommation des biens comme le téléphone, Internet c'est-à-dire, les modes d'action de la mondialisation), un lien maintenu avec les amis, les cousins, les neveux vivant à travers le monde et un intérêt à sauvegarder les aspects positifs de sa culture sans remettre en question l'essentiel de la culture d'ici. Il est ainsi à la fois d'ici et de là-bas.

Palabras clave: Congolais, immigrant, Ottawa, réseaux sociaux, ville.

Comment vivent aujourd'hui les nouveaux immigrants africains dans les villes de l'Amérique du nord? Faire sa vie n'a jamais été facile. La gagner non plus. La comprendre encore moins. L'approche de la vie sociale en ville peut être faite par l'analyse d'une tranche de vie (episodic biography) ou par l'analyse d'un récit de vie¹. Nous avons utilisé cette approche dans une étude sur la ville de Kinshasa², capitale de la République Démocratique du Congo (RDC). En utilisant cette technique d'analyse, nous rejoignons les préoccupations de la sociologie contemporaine qui, de Mauss à Gurvitch, affirme sa volonté, non de disséquer, mais de connaître le mouvant, le vécu, le quotidien.

Nous avons demandé à sept nouveaux immigrants africains vivant à Ottawa, la capitale

nationale du Canada, de nous décrire (en français) leur quotidien pendant une semaine (du lundi 27 janvier au dimanche 1er février 2003). Seul Mongali³ a accepté de collaborer le plus sincèrement que les autres. Il nous a donné le compte rendu quotidien au téléphone. Ce texte se structure autour d'un exposé des tranches de vie, de leur analyse et d'une conclusion.

Néo-citadin⁴, Mongali est diplômé de l'Institut de théologie de Limete à Kinshasa (trois ans d'études), ancien professeur à l'école secondaire dans la commune de Masina à Kinshasa et résident permanent au Canada depuis février 1997. Employé dans deux services de nettoyage (des entreprises de sous-traitance), il vit au Canada depuis 1992. Dans l'un de ces services, il travaille du lundi au vendredi de dix-sept heures à vingt-deux heures (au centre ville d'Ottawa). Dans l'autre, il travaille trois fois par semaine (sur appel) de une heure du matin à sept heures (au Casino de Hull). Il est Mukongo⁵, du Bas-Congo, uni maritalement en 1989 à une femme mukongo restée à Kinshasa avec deux enfants. Agé de trente-huit ans, entreprenant, il a des amis (originaires des provinces congolaises du Kivu et du Katanga), du Burkina Faso, de la Guinée, d'Haïti et du Mexique) et des neveux en Angola, au Portugal et en Suède.

Lundi 27

Mongali rentre chez lui vers huit heures cinq du matin. Il ouvre d'abord sa boîte aux lettres et il retire le courrier. Ensuite, il entre dans son appartement et prend une douche. Il prépare son petit déjeuner. Après, il regarde les prévisions météorologiques en ce temps d'hiver. Il lit ses lettres. Il se couche aux environs de neuf heures moins cinq. Il se lève vers quinze heures moins le quart. Il sort un morceau de viande de son congélateur. Il ouvre un paquet de pâtes et

commence à cuisiner. Il y met de l'huile, l'oignon et du sel. Il prend son repas vers seize heures moins dix. Immédiatement après, il reçoit un appel d'une amie haïtienne et collègue de travail. Ils s'entretiennent en français. Celle-ci lui demande des nouvelles du travail et s'enquiert d'autres nouvelles sur les possibilités d'emploi dans le secteur de nettoyage. Mongali termine la conversation en riant. A seize heures, Mongali va prendre l'autobus OC Transpo pour aller au travail. Au coin de la rue, il rencontre sa voisine, une mexicaine. "Comment ça va?. Je te verrai plus tard", lui dit-il en anglais? Il se dépêche à l'arrêt de l'autobus. A dix-sept heures, il commence son travail.

De retour à la maison à vingt-trois heures moins vingt-cinq, il reçoit un appel de Camara, un ami Guinéen (ancien animateur de radio rurale à Conakry, devenu gardien de sécurité à Ottawa) qui lui annonce sa visite dans quelques minutes. En attendant Camara, Mongali apprête du thé et regarde les nouvelles sur CNN. Camara arrive. Mongali lui ouvre la porte. " Les Américains sont décidés d'attaquer l'Irak", lui lance-t-il en français. En sirotant le thé, ils parlent de la politique américaine, d'un monde unipolaire et de la recherche d'emploi. " Voilà, dit Camara, un compatriote m'a dit qu'on engage à l'aéroport. Il paraît que cette entreprise de nettoyage paie onze dollars de l'heure. C'est plus intéressant que huit dollars de l'heure que nous avons en ce moment". Ce soir, l'essentiel de la conversation tourne autour de cette possibilité d'emploi. Ils se séparent à minuit moins vingt. Immédiatement après, Mongali va au lit.

Mardi 28

Il se réveille vers sept heures et quart. Il écoute les messages sur son répondeur. Il téléphone à son épouse restée à Kinshasa, il s'enquiert des nouvelles des enfants et de leur évolution à l'école. La conversation commence en lingala, elle se poursuit en kikongo et se termine en français. Son épouse lui dit: "Les frais scolaires ont augmenté. Pour le deuxième semestre, les enfants auront besoin de l'uniforme". Il répond: "Je vais me préoccuper de ça. Ici, la vie n'est pas facile." La femme poursuit la conversation: "Comment évolue le dossier de regroupement familial". "Il est transmis à Abidjan", lui répond-il.

Après cette communication téléphonique, il va à la banque. D'abord, il retire de l'argent à un

distributeur automatique. Ensuite, vers neuf heures et demi, il va à la bibliothèque de la ville d'Ottawa. Il navigue sur Internet et fait la recherche d'un emploi sur google.com pendant trente minutes. Il lit ensuite ses courriels et les nouvelles de la presse congolaise sur le site digitalcongo.net. Il retourne chez lui à onze heures. Sur le chemin de retour, il achète six canettes de bière Molson. Il rencontre Jimmy, un ancien du YMCA⁶. Aussitôt rentré, il prépare son déjeuner. Cette fois-ci, il cuisine les bananes et les poissons salés pour deux jours. Il se met à table vers treize heures. Après le repas, il reçoit un appel d'un neveu qui se trouve à Luanda en Angola. Celui-ci lui demande de l'argent. Ils échangent des nouvelles de leurs familles respectives en kikongo. Quelques instants après, il téléphone à son ami (un ancien de son quartier à Kinshasa), maçon, qui est au Portugal. Il lui demande en kikongo un prêt au profit de son neveu. Celui-ci promet de faire quelque chose dès que possible. La conversation se termine en lingala. A seize heures cinq, il va prendre l'autobus pour se rendre au travail. A dix-sept heures, il commence son travail.

Après avoir rempli son contrat du jour, il reprend l'autobus vers vingt-deux heures cinq. Sur le chemin de retour, il s'arrête au "Second Cup Coffee co"⁷. Il achète un thé et se met à lire les journaux mis à la disposition de clients. Après, il prend un autre autobus et arrive chez lui vers vingt-trois heures et demi. Il ouvre sa boîte aux lettres. Il en retire les prospectus et les jette dans un bac de recyclage. Il entre dans son appartement. D'abord, il écoute les messages sur le répondeur. Ensuite, il réchauffe le reste de nourriture. Il mange en regardant la télé. Il regarde le bulletin météorologique. Enfin, il prend une douche avant de se coucher.

Mercredi 29

Mongali se lève à sept heures. Il lave sa cafetière et fait le café. Puis, il se recouche. Il se lève vers neuf heures. Il sort de la maison pour voir s'il a du courrier. Il prend ses lettres et retourne à la maison. Après la toilette, il lit d'abord la Bible; puis, il feuillette un livre d'anglais. Le téléphone sonne. Il répond. Après l'appel, il fait les comptes de son argent. Vers onze heures, il commence à préparer son déjeuner. Il se met à table vers midi et demi. Vers quatorze heures, il prend l'autobus pour se rendre à Somerset "China Town" où il achète des produits tropicaux. Il s'adresse aux vendeurs asiatiques en anglais. Il y achète les ignames, les

bananes et le sésame. Il fait une escale à la pharmacie et utilise sa carte de crédit pour acheter le supplément de vitamines et minéraux. Il retourne chez lui et dépose ses achats sur la table. Vers seize heures moins dix, il sort prendre l'autobus et se rend au travail. Tout se passe bien là-bas. Il revient à la maison vers vingt-deux heures et demi. Il consulte le répondeur. Il a reçu un appel pour travailler cette nuit. Immédiatement après, il apprête ses affaires et téléphone à son collègue du Burkina Faso, qui a une voiture, pour savoir s'il travaille aussi cette nuit. Il s'arrange pour partir ensemble. Il casse la croûte. Il règle son réveil et va s'allonger dans son lit. Aux alentours de minuit, son ami vient le chercher en voiture et ils se rendent au Casino de Hull.

Jeudi 30

Il termine le travail à sept heures du matin et se rend à l'arrêt de l'autobus STO (La Société de Transport de l'Outaouais). Il arrive chez lui vers huit heures. Il prépare un petit déjeuner lourd (thé, lait, sucre, pain, fromage, bananes). Après le petit déjeuner, il dort. Il se réveille vers quinze heures. Il sort prendre ses lettres comme d'habitude. Puis, il fait à manger. Au moment où il met la table pour déjeuner, sa collègue haïtienne lui téléphone. "Je voudrais passer chez-toi avant d'aller au travail" dit-elle. Il répond: "Viens alors tout de suite. Je t'attends pour déjeuner". En attendant qu'elle arrive, il regarde les nouvelles sur TV5. Aussitôt arrivée, sa collègue lui demande: "Sais-tu qu'une entreprise de nettoyage embauche les gens à l'aéroport à onze dollars de l'heure?". Il répond: "Oui, j'ai téléphoné là-bas et l'opératrice m'a demandé de passer sur place. J'irai m'enquérir de la situation demain si possible. Si tu veux, je te donnerai de nouvelles après ma visite". Ils se mettent à table. Vers 16h, ils quittent la maison pour le travail. Abord de l'autobus, ils rencontrent deux Gabonais qu'ils connaissent depuis un temps. Ils les saluent et se parlent. A dix-sept heures, Mongali commence son travail comme d'habitude. Vers dix-huit heures, son superviseur, un Québécois, lui remet une enveloppe contenant son chèque de paie.

Il rentre à la maison à l'heure habituelle. Le téléphone sonne au moment où il s'apprête à manger. Il décroche et répond. C'est son neveu qui vit en Suède. Ils parlent de la possibilité d'envoyer à leur service de photocopies à Kinshasa un ordinateur, une imprimante et un appareil fax pour commencer à fournir les

services fax et l'accès à Internet à leurs clients. Après la communication téléphonique, il se met à faire des calculs financiers. Puis, il fait sa toilette. Enfin, il se couche à vingt-trois heures quart.

Vendredi 31

Il se réveille comme d'habitude vers sept heures; il prépare d'abord son petit déjeuner. Ensuite, il sort ensuite vérifier sa boîte aux lettres et il se met à lire le courrier. Après, il repasse ses habits et passe l'aspirateur dans les pièces de son appartement. Puis, il enlève la poussière sur les meubles. Il range ses documents et ses habits. Enfin, il change les draps de lit et met les habits sales dans la machine à laver. Il essuie le réchaud électrique et le four à micro-ondes. Vers dix heures et demi, il répond par écrit à certaines lettres. Puis, il va à la poste. Il se rend à la salle d'informatique du centre communautaire de Cooper. Il y navigue sur Internet. Il lit les courriels reçus et répond à certains d'entre eux. Il parcourt les articles de la presse congolaise sur le site gouvernemental <<http://digitalcongo.net>> et enfin, il visite le site de la commission de la fonction publique du Canada et y consulte les offres d'emploi.

Il sort du centre communautaire. En route, il décide de se rendre à l'aéroport. A onze heures moins le quart, il est reçu par la réceptionniste. Celle-ci lui remet un formulaire à remplir avant d'être reçu en entrevue. Il le remplit. Un instant après, il est reçu. Son interlocuteur l'informe et l'interroge: "Le salaire horaire est de huit dollars. Etes-vous Canadien? Je vous pose cette question parce qu'ici à l'aéroport, il y a des espaces inaccessibles aux travailleurs qui n'ont pas la nationalité canadienne." Mongali sourit et répond: "Je prendrai le temps de réfléchir sur tout ce que vous m'avez dit".

Il quitte le bureau vers douze heures vingt et reprend l'autobus pour le centre-ville à douze heures et demi. Arrivé au centre Rideau, il va dans un McDonald. Il achète un hamburger et une boisson fraîche. Après avoir mangé, il téléphone à sa collègue Haïtienne: "J'ai eu une entrevue avec le chargé de recrutement à l'aéroport. En ce moment, je suis au restaurant McDonald du Centre Rideau. Veux-tu venir ici pour que je te donne le compte rendu de l'entrevue?", dit-il "ça m'intéresse, je serai là dans une demi-heure" répond-t-elle. Il sort acheter le journal anglais "Ottawa citizen". Il

retourne au restaurant et lit le journal en attendant l'arrivée de sa collègue.

La collègue haïtienne arrive comme prévu. Elle paie au guichet un thé. Mongali lui fait un récit de l'entrevue, en français. Après ça, vers seize heures, ils se mettent en route pour le travail. Dans l'autobus, ils poursuivent le dialogue et se mettent d'accord pour sortir ensemble le samedi soir au bar-restaurant haïtien Kikoli.

A dix-sept heures, Mongali commence le travail. Tout se déroule normalement. Vers vingt-deux heures et demi, il revient chez lui et écoute les messages sur le répondeur. Il casse la croûte et regarde la météo à la télé. Il se couche aux environs de vingt trois heures et demi.

Samedi 1er février

Il se lève à huit heures; il prépare son petit déjeuner. Soudain, quelqu'un sonne à la porte. Il ouvre, "Bonjour Kadiebwe", dit-il en lingala⁸ à son visiteur, un Muswahili⁹ du Katanga. L'ami reste assis dans un fauteuil. Il lui sert une tasse de thé. En déjeunant, ils parlent, tantôt en français, tantôt en lingala. "Ce soir, nous irons avec ma collègue faire la fête au bar Kikoli. Je t'invite à te joindre à nous", dit-il à son visiteur.

Après le petit déjeuner, il visionne une cassette vidéo d'un concert donné par un groupe musical à Paris. Puis, vers dix heures ils s'en vont chez le coiffeur, un Congolais. Ils y rencontrent des Baluba, des Bakongo, des Baswahili. Le salon est rempli de clients. Les gens présents parlent surtout de la guerre de l'Est du Congo. "Voilà, disent-ils en lingala, dès le déclenchement de la guerre à l'automne 1996, l'APR¹⁰ a adopté une politique de nier aux Banyamulenge¹¹ leur appartenance rwandaise. Elle a pu dissimuler ses visées d'occupation en les mettant en avant sur la scène politico-militaire" dit l'un d'entre eux. L'autre répond en français: "La RDC est victime de l'enjeu géopolitique des sociétés minières occidentales. Le Rwanda sert seulement de territoire d'agression. L'URSS¹² est morte, les Etats-Unis laissent faire les gangsters ce qu'ils veulent en Afrique. Nous vivons dans un 'Far-west.'" Les voix s'élèvent. Le coiffeur leur dit en lingala de cesser de discuter avec passion pour éviter des querelles. Ils s'excusent de l'avoir dérangé et restent là jusqu'à treize heures dix.

Mongali et son ami prennent le bus de OC Transpo. Ils continuent de réfléchir sur la

situation dans leur pays. En cours de route, ils décident de rendre visite à Camara. Ils arrivent à trois heures et, à la descente du bus, achètent Ottawa Sun. Arrivés à la maison de Camara, Mongali et son ami rencontrent deux visiteurs Guinéens venus de Montréal, un juriste et un historien. Après avoir échangé, en français, des nouvelles du marché d'emploi, Mongali leur parle de la sortie de ce soir chez Kikoli. L'information livrée sur le bar aiguise la curiosité des gens venus de Montréal. Ils décident de se joindre au groupe.

Immédiatement, Mongali décide de rentrer chez lui vers seize heures quinze pour se préparer à la sortie prévue. Kadiebwe s'en va aussi. Ils se donnent rendez-vous au bar à vingt heures et demi.

Il arrive chez lui vers dix-sept heures dix. Il écoute les messages laissés dans le répondeur et rappelle un autre Congolais originaire de la province de Bandundu résidant à Cumberland. Ils parlent d'abord en lingala, puis en français. Celui-ci lui annonce la naissance d'un enfant dans une famille congolaise amie. Après, sa collègue haïtienne arrive. "J'ai trop faim, puisque je ne suis pas retournée chez moi depuis que je suis sortie. Je voudrais manger une pizza", dit-elle. Il lui remet un billet de dix dollars. Elle sort acheter la pizza. Mongali brosse ses chaussures. Il lit, ensuite, le journal en attendant le retour de sa collègue.

Ils prennent un taxi à dix-neuf heures moins cinq. Ils arrivent au bar à vingt heures vingt où ils rencontrent un haïtien et un couple mixte canado-haïtien. Le garçon du bar joue la musique variée: le zouk, la rumba congolaise, le kompa haïtien, etc. Vers vingt et une heure moins le quart, Kadiewe arrive avec sa copine, une fille du pays; Camara est accompagné de ses deux visiteurs. Vers vingt et une heure, le bar est plein.

A la table de Mongali, ils parlent tantôt en lingala, tantôt en français. Ils discutent de la situation de l'emploi au Canada: "Il y a des gens qui pensent encore que les Africains sont difficilement intégrables dans ce beau pays qu'ils ont adopté", dit Mongali en français. Les seuls créneaux qui nous restent ouverts sont le travail d'agent de sécurité et celui de nettoyeur".

Après un bref silence, son ami exprime ses regrets. Il dit aux autres qu'ils doivent créer leurs propres entreprises de nettoyage pour offrir

du travail à ceux qui viendront après. L'autre lui répond par une question: "Avec quels moyens vas-tu créer ton entreprise? Qui te donnera le marché, donc le contrat?"

Il est vingt-trois heures. Mongali s'excuse auprès de ses amis de devoir partir. Il appelle un taxi. Dans le taxi, le chauffeur, un Libanais, lui dit: "Je vis à Ottawa depuis 1976. Avant la guerre du Liban, j'étais fonctionnaire. Ici, Je me résigne à faire le taximan. Je n'ai pas de choix". Mongali réplique: "Je suis dans la même situation. Chez moi, j'enseignais le cours de religion et celui de morale civique à l'école secondaire, ici je suis devenu nettoyeur. Ça dure depuis six ans". Les échanges se poursuivent jusqu'à la descente de Mongali de la voiture. Aussitôt arrivé à la maison, il se couche vers minuit.

Le lendemain, dimanche 2 février, il se lève vers neuf heures. Au moment où il est en train de prendre son petit déjeuner, le téléphone sonne. Il répond. Ils se donnent des nouvelles de leurs familles respectives. Celui-ci lui demande s'il veut se joindre aux membres de son "kikanda"¹³ qui rendront visite à un de leur pour le féliciter de la naissance de son bébé pendant la semaine. Le rendez-vous est pris. Il répond positivement. Après cette communication, il termine son petit déjeuner. Vers dix heures et demi, il se rend au culte religieux en français de la communauté congolaise à Vanier. Il y passe deux heures. Après l'office religieux, beaucoup d'hommes et de femmes échangent spontanément les civilités en kikongo, en lingala et en français. Finalement, il se rend avec son ami au lieu du rendez-vous. Vers quatorze heures les membres de la mutuelle et les autres invités sont présents. Le décor est planté: sept hommes, cinq femmes et quelques enfants. Parmi les invités, trois Congolais des autres provinces et une retraitée franco-ontarienne. Après avoir échangé les nouvelles, ils s'assoient et la "cérémonie" commence vers quinze heures et demie.

Le doyen d'âge de la mutuelle prend la parole simultanément en kikongo et en français: "Mes frères, mes s'urs et mes amis, je vous remercie d'avoir répondu à l'invitation de notre "kikanda". Notre communauté s'est enrichie d'un nouveau-né. Je demande à la maîtresse de la maison d'emmener le bébé pour une prière". Quand la mère de l'enfant l'emmène, le doyen le porte dans ses bras et dit une prière à haute voix au nom de Jésus. Après la prière, la mère reprend son fils et le doyen lui remet une

enveloppe-cadeau contenant une modeste contribution financière de la mutuelle à l'occasion de cet événement heureux. Après un instant, le doyen d'âge termine son propos en ces termes: "Je demande à tous les membres qui ne sont pas en règle de cotisations d'apurer leurs arriérés".

Le couple hôte sert aux membres de la mutuelle et aux invités (y compris Mongali) des boissons fraîches gardées au réfrigérateur (Molson, Blue light, coca-cola, divers jus). Avant de commencer à boire, le doyen d'âge demande d'abord à chacun de lever son verre à la santé du nouveau-né et de ses parents. Ensuite, il leur demande de verser quelques gouttes de boisson en libation aux ancêtres décédés pour qu'ils partagent avec eux cette joie. Enfin, le déjeuner se fait en silence. Après le repas, ils regardent une cassette vidéo de la troupe kinoise¹⁴ dénommée "le théâtre de chez-nous". Il s'agit de "ba-cales"¹⁵ et des soupçons de sorcellerie en ville à Kinshasa. Les gens qui en sont victimes cherchent refuge auprès des sectes religieuses. Après avoir visionné la cassette vidéo, les gens posent des questions à ceux qui se sont rendus récemment à Kinshasa sur l'ampleur de ce phénomène.

Vers dix-huit heures, Mongali remercie son âme et les autres personnes de la mutuelle pour l'avoir invité à cette petite cérémonie et retourne chez lui. Aussitôt arrivé, il écoute les messages sur le répondeur. Il a reçu un appel pour travailler cette nuit. Avant de partir au travail, il lit ses notes d'anglais. Vers vingt-trois heures quarante son ami le Burkinabé¹⁶ vient le chercher en voiture et ils se rendent au travail.

Que peut-on tirer comme renseignements de l'analyse de ces tranches de vie?

Les tranches de vie de Mongali montrent qu'il est évident que, en semaine, l'immigré de son niveau culturel (niveau d'études) est plus préoccupé par le travail salarié, bien précaire, épuisant physiquement et sous-payé dans le mécanisme de la sous-traitance. L'immigrant est toujours à la recherche d'un travail plus rémunérateur. Hier enseignant, aujourd'hui ouvrier nettoyeur, tout individu passe par plusieurs statuts au cours de sa vie. Les transitions sont marquées par des rites: procédures d'embauche, signes de reconnaissance, etc. Il n'est pas fier de ce qu'il fait et il n'est pas vraiment engagé. Il n'a presque pas d'identité professionnelle. Il n'a pas

de qualité. C'est pourquoi il est à la recherche continue des opportunités d'emploi à cause des incertitudes. Il est obligé d'inventer son personnage chaque jour. Sa réalité est la vulnérabilité. Dans son parcours, la notion de carrière disparaît et l'expérience accumulée est dévalorisée. Dans un monde en changement perpétuel, l'idéologie du système économique en émergence est l'opportunisme. Le risque, la flexibilité, le travail en réseau, la précarité, l'entreprise nouvelle à court terme et l'insécurité sont la norme. Ainsi aujourd'hui, le salarié construit son identité dans et hors de son travail. Dans sa quête d'un emploi afin de retrouver sa fierté, il est intéressant de comprendre comment il s'y prend. Ce n'est pas en lisant les petites annonces parues dans les journaux qu'il peut trouver du travail. Sa recherche est inscrite dans les contacts sociaux au quotidien avec les autres citoyens (toutes origines confondues), des migrants. Bien que les liens qui les unissent soient faibles, l'information qui circule le long de ces liens atteint ou peut atteindre un plus grand nombre de personnes. La circulation est plus fluide qu'au sein des groupes des personnes qui se connaissent. Il semble que les groupes qui transmettent le mieux l'information sont constitués de membres ayant un minimum d'amis en commun: C'est le réseau social en ville. Il apparaît que la force des liens faibles est alors de permettre à un individu de passer d'un groupe à l'autre. D'un côté, grâce à la relation sociale, au parrainage, l'on trouve du travail; de l'autre côté, les liens domestiques développés au sein de la famille élargie jouent un rôle important sur la performance d'une économie. Cette préoccupation que Granovetter¹⁷ avait il y a vingt ans, est toujours d'actualité.

Comme les autres immigrés à Ottawa, Mongali offre ses services aux entreprises de nettoyage et de sécurité intérieure (fonction régaliennne traditionnelle de l'Etat) que les services publics et privés sous-traitent par délégation du pouvoir. Ici, comme dans d'autres Etats du monde (faibles ou forts), la privatisation est aussi à l'ordre du jour. Il s'agit moins de l'effacement de l'Etat sous l'action inédite de la mondialisation que de la fermeture d'une parenthèse: celle de l'Etat-développeur et de son dirigisme¹⁸. Le mécanisme de la sous-traitance fragilise le travail qui constituait la valeur fondamentale du système capitaliste. Les conditions de vie deviennent précaires. La santé du salarié en souffre. Plus de projet de vie active, plus de modèle à offrir à ses enfants: l'employé perd son ancrage et son identité¹⁹. A

cause de cette pratique, presque partout dans le monde, l'Etat est en relative faiblesse dans la mesure où il participe à la destruction des rapports sociaux afin de se soumettre aux "contraintes", ce qui, bien entendu, contredit son rôle de garant de leur reproduction dans le pays²⁰. Il est possible que la sous-traitance prenne de l'ampleur avec la mondialisation. Celle-ci est une politique économique qui s'appuie sur des choix stratégiques de développement de la production économique et d'organisation sociale du travail. La division internationale sociale et sexuelle du travail qui a permis aux firmes multinationales une formidable croissance et une concentration de la richesse mondiale va s'appuyer de plus en plus sur le mécanisme de la sous-traitance. Celle-ci s'inscrit aussi comme un outil majeur d'une remise en cause radicale de l'évolution vers le progrès des conditions de travail. Un des objectifs de la mondialisation n'est-il pas la réduction à tout prix du coût du travail? Nous pensons que ce coût doit être reconnu pour ce qu'il est : il s'agit du droit à la vie par un revenu décent, mais aussi du droit à la santé des hommes et des femmes dans le travail.

Dans ces tranches de vie de Mongali, on est frappé par l'utilisation de plusieurs langues en fonction des interlocuteurs: le français, l'anglais, le kikongo et le lingala. Le français et l'anglais sont utilisés avec des gens de même niveau d'instruction, de même milieu social. Ils sont aussi utilisés dans les services administratifs des entreprises contactées en vue de la recherche d'un emploi. Les immigrés les plus instruits pratiquent ces langues. Sont-ils des atouts à l'intégration sociale et économique ici ? Le succès du citoyen est attribuable à la valeur de ces langues. Le "savoir lire", le "parler français", le "parler anglais" peuvent être des moyens d'accroître la probabilité du succès en ville. Le lingala et le kikongo parlés par Mongali et ses correspondants sont déformés par l'emprunt de plusieurs mots au français et à l'anglais. Ces deux langues nationales sont utilisées pour les affaires de la communauté congolaise à Ottawa (le réseau communautaire) et les affaires économiques entreprises en Afrique (le réseau transnational). Le trans-nationalisme²¹ est le processus par lequel les immigrés construisent et maintiennent des relations sociales qui enchaînent les sociétés d'origine et d'accueil. Dans le quotidien de Mongali, on constate une implication dans la vie sociale et économique à Ottawa et un lien maintenu avec les cousins, les amis et les neveux vivant au Portugal, en Suède,

en Angola et avec d'autres proches vivant à Kinshasa au Congo.

Le lien maintenu avec le pays d'origine est fort et utilitaire : il vise la création des services commerciaux et productifs pour le développement économique et social. Les liens avec la famille étendue sont puissants. En milieu urbain, celle-ci reste un groupement économique. Dans la communauté locale, l'association des ressortissants d'une province (la "famille étendue" recomposée) a adopté une structure moderne. Les relations d'aîné à cadet semblent donc subsister. Le doyen d'âge désigné par consensus préside la mutuelle. Le versement de cotisations à la mutuelle est une pratique utilitaire. Ainsi, en cas de maladie, de perte de travail ou de décès, l'individu est-il un peu protégé par la "famille étendue" adaptée aux nécessités du milieu urbain. Pour rendre les liens sociaux plus forts, afin de renforcer la communauté associative, on se réunit à l'occasion de certains événements comme la naissance. On consomme les boissons modernes qui remplacent ici le vin de palme. On procède comme dans les palabres de famille traditionnelles, les premières gouttes sont versées en libation aux ancêtres. La pratique de ce rite traduit ici la justification de la famille étendue recomposée en ville. Loin du pays, le groupe maintient une certaine présence de la tradition ancestrale. Il suggère comment les Congolais de la diaspora à Ottawa peuvent participer à un monde urbain sans rejeter les formes positives de pensée traditionnelles. A Ottawa, l'immigré congolais s'investit assez dans les groupes de prière et les associations culturelles. Les fraternités nationale, régionale, ethnique sont une ressource parmi d'autres que certains citoyens utilisent pour s'insérer dans le tissu social et économique urbain, avec l'idée que plus on a de ces ressources mieux cela vaut. L'immigré développe ainsi une pluralité d'appartenances qu'il active en fonction de la situation. L'étude de ces réseaux multiples montre combine est complexe la description du vécu d'un immigré congolais dans une ville du Canada. Aujourd'hui, quel est l'apport des migrants dans le milieu urbain au Canada et dans leur pays d'origine?

Il faut noter que la conversation des amis de nationalités différentes, de groupes ethniques différents au bar Kikoli porte sur les questions sociales. Il y a plus qu'une juxtaposition des groupes ethniques en ville, il y a un effort de compréhension. Les immigrés se réfèrent à des critères géographiques modernes pour identifier

leurs interlocuteurs, plutôt qu'à des ethnonymes d'origine africaine. "Il est du Burkina Faso", "Il est du Kivu", etc. Les références constantes que Mongali fait à la nationalité, au groupe linguistique des gens rencontrés sont, en fait, un mode d'identification. Il n'y a pas d'hostilité entre les groupes linguistiques et les nationalités en présence.

Il est également question des problèmes sociaux et politiques. Mongali discute avec ses amis et ses correspondants du problème d'emplois à Ottawa, de la situation professionnelle des immigrés dans le pays, de la guerre dans la région des Grands lacs africains, des pays agresseurs et des multinationales occidentales impliquées dans ces conflits. Il apparaît que les enjeux de cette guerre dépassent de loin les clivages ethniques que certains analystes ont fait valoir dans leurs écrits.

Les tranches de vie de Mongali révèlent aussi que le rapport au temps de l'immigré congolais change. Il se fait un devoir d'être à l'heure au travail et aux réunions culturelles contrairement à la réputation de rapport élastique au temps que les Congolais ont. L'immigré attache du prix à son travail et aux activités culturelles (prière, mutuelle). Il est ponctuel. Il n'y a donc pas, en la matière, de fatalisme lié à la culture congolaise ou africaine.

L'usage des technologies de communication, comme le téléphone et Internet, permet de maintenir un lien social avec les amis vivant à la périphérie de la ville, les cousins vivant en Europe et ceux restés en Afrique. Cette consommation de technologies peut créer d'autres liens sociaux et renforcer les liens préexistants. La consommation peut-elle être un outil pour comprendre des liens sociaux? Peut-elle être un analyseur de la société et de l'évolution d'un groupe social?

La méthode employée dans cette étude est, certes, insuffisante pour étudier tous les aspects de la vie urbaine. Elle est, au contraire d'un emploi difficile, parce dans la mesure où elle demande des informateurs de qualité, et, par conséquent, sélectionnés, elle limite la possibilité d'étendre les résultats à des groupes plus grands. Elle nous permet, cependant, de donner une vision d'ensemble à des éléments que les autres genres d'enquête nous livreraient éparpillés, laissant au sociologue le soin d'agencer et de fabriquer une cohésion avec le puzzle de fragments.

Au demeurant, l'immigrant est une chance 'ici' et 'là-bas'. D'une part, il contribue, 'ici', à l'enrichissement économique, culturel et social dans de nouveaux champs, tels que l'économie solidaire, l'intégration sociale, l'exclusion, la lutte contre le racisme, etc. et, d'autre part, il investit à petite échelle dans le développement de 'là-bas' (transferts de fonds par exemple, création des services). Il est donc impliqué dans le développement local et international.

NOTAS

¹ Pineau, G.; Le Grand, J.L., *Les histoires de vie*. Paris, PUF, 1996.

² Makungu Masudi, M.N., "Pérégrination à Kinshasa". *Socio-anthropologie*, 6 (1999).

³ Tous les noms utilisés dans ce texte sont des pseudonymes.

⁴ Il est né à l'intérieur du pays. Il est arrivé à Kinshasa à l'âge de huit ans.

⁵ Une personne appartenant à l'ethnie Kongo et parlant la langue nationale kikongo.

⁶ Youth Movement Christians Association.

⁷ Un café.

⁸ La langue nationale.

⁹ Une personne dont la langue nationale est le swahili (ou Kiswahili).

¹⁰ L'Armée Patriotique Rwandaise.

¹¹ Les Congolais rwandophones appartenant à l'ethnie Tutsi.

¹² L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques.

¹³ Ce mot signifie, en kikongo de l'Etat, la mutuelle ou l'association.

¹⁴ Les habitants de Kinshasa s'appellent les kinois et les kinoises.

¹⁵ Des freins et blocages mystérieux.

¹⁶ Les habitants du Burkina Faso s'appellent les Burkinabés

¹⁷ Granovetter, M., "Economic action and social structure, the problem of embeddedness". *American Journal of Sociology*, 91 (1985).

¹⁸ Se reporter à Hibou, B. (dir.), *La privatisation des Etats*. Paris, Karthala, 1999.

¹⁹ Sennett, R., *Le travail sans qualités*. Paris, Albin Michel, 2000.

²⁰ Consulter la revue *Temps critiques*, 10 (Printemps 1998, France).

²¹ Voir Glick Schiller, N.; Basch, L. and Szanton Blanc, C., "From immigrant to transmigrant: Theorizing transnational migration". *Anthropological Quarterly*, LXVIII:1(1996), 48-63. Also Guarnizo, L.E.; Smith, M.P., "The location of transnationalism", in Smith, M.P.; Guarnizo, L.E. (eds.), *Transnationalism from Below, Comparative Urban and Community*. New Brunswick, Transaction, 1998, 3-34.